

**Québec français**



**Gilbert La Rocque**

Gilles Dorion

---

Number 57, March 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47256ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Les Publications Québec français

**ISSN**

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Dorion, G. (1985). Gilbert La Rocque. *Québec français*, (57), 16–16.

En soi, une chanson qui pourrait être parodie comme dans sa variante « Il était un petit navire ». Une histoire apparemment simple : tirer la courte paille pour savoir qui sera mangé : le choix tombe sur le capitaine qui demande à P'tit Jean, son page, de se donner en nourriture à sa place. On se dirait en plein vingtième siècle où la jeunesse est immolée. Que va donc faire P'tit Jean, le page ? Il accepte, mais demande de remonter une dernière fois dans les hunes ; c'est toute la vision poétique et prophétique qui est ainsi valorisée. À peine à demi-hune, il se met à rire et à chanter. Il répond aux aveugles de l'avenir bouché qu'il voit les terres de tous côtés. C'est ainsi qu'un folklore apparemment anecdotique devient une proposition nouvelle de vision du monde. Cet univers du navire, mâle et solidaire, se voit offrir un univers nouveau — les terres sarrasines — où bergères, demoiselles deviennent prépondérantes. La chanson est même sortie de l'univers fermé de la version populaire — la Méditerranée —, elle est passée du temps chronologique — « Au bout de cinq ou six semaines » — au temps symbolique des mutations. C'est l'ouverture au monde qui est proposée, le dialogue des civilisations : l'Europe des croisades est invitée à épouser une fille de Babylone ! Anachronisme ? P'tit-Jean est plus futé qu'on pense ; son créateur transgresse, en chantant et en charmant, l'ordre du monde établi. Le page dit même à ses camarades qu'il épousera une sarrasine et qu'il la fera coucher dans la chambre du capitaine : on ne demande pas la vie d'un autre impunément... Utopie de la chanson, bien sûr : le page le sait qui dit : « Si jamais je descends à terre »... C'est pourquoi le refrain de la chanson reste un appel à la libération qui traverse le temps : « Vivrons-nous toujours en tristesse, Aurons-nous jamais la liberté ? ». C'est cette liberté et la mer toujours à recommencer (Valéry) qu'évoque le préfacier Marcel Rioux.

Toutes ces chansons passent d'autant plus que la qualité d'ensemble est remarquable. Les « 14 chansons traditionnelles du monde de la mer » — livret accompagnant le disque — ont été arrangées par Gilles Plante et Marcel Benoît, le premier y donnant, en introduction, un bref historique des instruments de musique en Nouvelle-France. C'est l'ensemble Claude-Gervaise qui réalise les divers accompagnements (deux chansons sont à capella) alors que le chœur Chante-Joie (24 voix) s'allie souvent à l'admirable interprétation de Jacques Labrecque. Un disque d'une haute qualité, d'un grand charme aussi, qui peut être proposé en modèle.

(On peut obtenir ce microsillon au coût de 12 \$, poste incluse : Promotions Patribec Inc. C.P. 148, Les Éboulements, G0A 2M0).

## HOMMAGE

# Gilbert La Rocque

Gilbert La Rocque a été soudainement arraché à la vie, aux siens, à la littérature. Gilbert La Rocque est mort à la vie qu'il aimait tant, qu'il aimait passionnément, de toutes les fibres de son être. Ardent, impétueux, agressif, intransigeant pour lui et pour les autres, ennemi de toute compromission, oui, il fut tout cela, et plus encore. Il a écrit une œuvre puissante et belle que seuls des esprits chagrins ou des intellectuels paresseux osent trouver incompréhensible. Difficile, elle l'est mais elle n'est pas indéchiffrable. Quand on a communiqué à son rythme, qu'on a compris l'agitation intérieure qui l'habite d'une façon intense, on ne peut qu'être emporté par le même élan.



Aurélien Boivin et moi, nous l'avons rencontré pour la première fois à son bureau de Québec/Amérique, rue Sherbrooke, à Montréal, pour une interview. La rondeur et la franchise de son accueil ont été extraordinaires. Dès le premier abord, une carrure d'athlète et une tête inoubliable : une abondante chevelure frisée, une barbe touffue, mais surtout, oui surtout, un visage scrutateur, des yeux qui nous fouillaient aux tréfonds de l'âme, qui vrillaient notre regard, s'y enfonçaient, cherchaient à nous deviner. Au coin des yeux, quelques rides porteuses de vie, de bonne humeur et d'humour. Quand éclataient sa voix perçante et métallique et son rire en cascade, on

gilles dorian

découvrait l'homme et ses secrets. Ce qu'exprimait sa bouche, c'était du vrai, du direct. Il nous parlait de sa passion pour l'écriture, qui le prenait corps et âme, qui l'accaparait totalement.

Sûr de lui, il n'admettait pas que l'on conteste son œuvre, contenu ou forme. Ce qu'il avait écrit était bon car il l'avait écrit. Il ne se serait pas permis d'écrire des livres médiocres. C'aurait été mépriser ses lecteurs et trahir l'écriture.

Je l'ai revu à plusieurs reprises, entre autres au Salon du livre de Québec et à la Foire internationale du livre de Bruxelles. Nous avons discuté... littérature et écriture. Dans sa bouche, que de dénonciations virulentes contre les écrivailleurs, les mauvais critiques et les crétins ! Il me raconta en détail le roman qu'il était en train d'écrire, jouissait du petit plaisir qu'il s'offrait et se réjouissait d'avance qu'il pète le feu et lui soulage les tripes ! Après cela, il pourrait se consacrer à autre chose de plus important, mais celui-là, il lui fallait l'expulser hors de lui. À Bruxelles il m'a longuement expliqué comment sa démarche d'écrivain lui avait enseigné la meilleure façon d'écrire. Il estimait qu'un romancier ne devrait pas écrire au « je », que c'était une erreur et que, dans la suite de son œuvre, il écrirait à la troisième personne. Cette distanciation lui paraissait d'autant plus nécessaire que souvent la critique confondait bêtement auteur et narrateur et que la formule du « il » lui paraissait beaucoup plus souple.

Nous nous étions fixé rendez-vous au prochain Salon du livre de Québec qui aura lieu au printemps 1985. Cette rencontre n'est pas annulée. Avec notre ami commun Jacques Fortin, nous raviverons le souvenir de Gilbert, qui nous appelait, Aurélien et moi, ses « comparses » de Québec. Gilbert vit encore dans son œuvre vigoureuse et provocante, mais combien attachante !